

Chapitre 1

Ce matin-là, Louis Dumilly, homme ordinaire de ce début du vingt et unième siècle, ouvrit la fenêtre de sa cuisine et regarda, l'air vaguement inquiet, le léger nimbe cotonneux enveloppant de sa pâleur le hameau où il habitait depuis maintenant une quinzaine d'années. L'orage de la nuit s'était éloigné vers l'Est et avait suscité derrière lui la réaction de brume due à la pluie tombant sur un sol brûlant. Ce mois de Juin 2002 était très chaud et ensoleillé, entrecoupé parfois de brèves nuées orageuses, et ce Vendredi vingt-huit ne devrait pas faire exception à la continuité de ces beaux jours. Il était sept heures trente, l'heure de rejoindre son bureau de Poste à St Etienne où il prenait son service pour huit heures. Il se pressa, car il ne voulait pas être en retard. A cette heure-ci, la circulation était dense et on avait vite fait de prendre un bouchon à l'entonnoir du col de la Baurie. Il passa à la chambre et embrassa sa femme qui dormait paisiblement. Comme d'habitude il lui rédigea un mot : « je prendrai le pain. J'espère que tu as bien dormi. A midi ! ». Enfin, il prit son trousseau de clefs et descendit au garage.

— Il faut sortir les poubelles aujourd'hui, se dit-il en voyant le container qui était au sous-sol.

Il ouvrit la porte du garage et resta interloqué. Maintenant, un épais brouillard noyait de sa grisaille son hameau des Trois Moulins.

— Tonnerre ! C'est curieux, constata-t-il. Il est bien arrivé vite celui-là. De surcroît, si épais à cette époque de l'année ?

Il haussa les épaules et monta la poubelle au bord de la route. On n'y voyait pas à cent mètres. Quand il posa le

container, il eut la surprise d'entendre le meuglement d'une vache ainsi que des bruits de sabots. Tout ce remueménage paraissait provenir de l'ancienne ferme, en face de chez lui, qui aurait retrouvé sa pleine activité d'antan.

— Encore une vache qui s'est échappée du pré d'en bas et qui est entrée là-dedans ! Elle va tout saccager. Et les chiens n'ont pas réagi ? Bizarre !

En effet, le voisin qui avait acheté l'ancienne ferme possédait comme chiens de garde deux rottweilers. Ceux-ci, au moindre passage, se jetaient contre le grillage avec une force démentielle. Alors, si une vache avait pénétré à l'intérieur, elle se serait fait tailler en pièces.

Il scruta le bâtiment, mais le brouillard était trop épais et, mis à part une loupiote blafarde, il ne distingua rien du tout. De toute façon, il n'avait pas le temps de s'éterniser. Il haussa les épaules et s'en retourna. Un autre meuglement l'accompagna et il s'arrêta de nouveau pour tendre l'oreille. Lassé, il redescendit pour de bon au garage, sortit sa voiture et démarra tous feux allumés à cause de la visibilité réduite. Il marqua un temps d'arrêt face à la ferme et essaya de pénétrer le brouillard, intrigué par ce qu'il avait entendu. Il eut beau ouvrir de grands yeux, rien ne s'échappa de la purée de pois. Il enclencha la première et la Mitsubishi Colt s'élança sur la petite route. Au carrefour avec la route départementale venant de St Just sur Loire, il n'eut même pas à attendre. D'habitude la file de voiture formait un vrai convoi militaire et il était difficile de passer. Louis s'engouffra sur la route et roula doucement, la visibilité ne dépassant pas vingt mètres. Il fut surpris plusieurs fois par des nids de poule qui donnèrent de mauvais coups aux pneus.

— Dieu ! cria-t-il. Je n'y passe pas si souvent dedans d'habitude, ça fait au moins le dixième trou que je me paye. A croire qu'on les a creusés cette nuit.

Il traversa les faubourgs puis le village de St Genest situé à deux kilomètres de chez lui. Les rues étaient désertes et, curieusement, aucune file de voitures ne perturba le

trafic routier. Tout semblait mort. Peut-être que le brouillard avait incité les gens à partir plus tard ou plus tôt. Le centre de la commune était moins envahi par la brume, si bien qu'apparurent au loin les feux tricolores, perçant de leur halo la légère pénombre.

— Déjà là ? s'étonna-t-il. Je n'ai même pas eu l'impression de passer les ronds-points. Il m'a semblé rouler en ligne droite !

A l'approche des feux, un phare unique apparut soudainement de face.

— Ah ! Une moto. C'est bien le premier véhicule que je vois depuis que je suis parti.

Il se serra sur la droite, par prudence et sécurité, et regarda ce qu'il croisait. A sa vue il pila, le visage déformé par l'effarement.

— Un tramway ! C'est un tramway ! s'écria-t-il avant de sortir à la hâte de sa voiture et de regarder au loin.

Mais l'engin avait disparu et Louis resta perplexe un bon moment avant de regarder machinalement par terre pour voir s'il n'y avait pas de rails. Il fit même plusieurs pas le long de la chaussée à chercher l'incroyable.

— C'est impossible ! Ça fait je ne sais combien de temps qu'il n'y en a plus par ici. Les derniers ont circulé avant la guerre de 40, il me semble. Ce damné brouillard me joue des tours. Voilà que j'ai des hallucinations, maintenant.

Sceptique et contrarié, il remonta en vitesse dans sa voiture, non sans avoir vérifié de tous côtés s'il ne venait pas un autre engin du même genre que celui qu'il avait vu. Mais pas plus qu'il n'y avait de rails, il n'y eut de tramway. Alors il redémarra en trombe en faisant crisser les pneus, car le feu passait déjà à l'orange. Il longea le cimetière. Au virage suivant un beau soleil apparut, le brouillard se cantonnant sur les hauteurs du village où des visages géants, tels des citrouilles d'halloween, perçaient la brume ; figures fantomatiques qui n'étaient autres que

les habitations éclairées et dont les ouvertures formaient les yeux, le nez et la bouche dentue.

— Heureusement que je retrouve le soleil, s'exclama-t-il. Ce brouillard me filait la chair de poule.

Du lieu-dit la Côte du Rieux à la rocade ouest qui conduisait en ville il n'y avait, là aussi, pas la queue d'un chat.

— Il n'y a vraiment personne, s'étonna-t-il. D'habitude il faut attendre pour pouvoir passer.

Il jeta un regard dans le rétroviseur pour assurer son passage, puis accéléra pour s'engager. Il roula environ cinq cents mètres, mais soudain le moteur de la Colt se mit à avoir des ratés et cala brusquement. Il se gara en reculant, moteur coupé et au point mort, puis descendit de voiture pour jeter un œil dans le moteur. Il leva le capot et vérifia quelques branchements. Ne trouvant rien d'anormal, il essaya de redémarrer, rien n'y fit. Pris de colère, il claqua le capot et ferma sa voiture à clef, non sans avoir mis un coup de pied rageur dans les pneus. Il prit son téléphone portable, pour avertir le bureau qu'il serait en retard, mais à sa grande surprise, il ne fonctionnait pas. La batterie n'était pas déchargée, mais il n'y avait aucune liaison comme si le réseau avait disparu. Il avait beau le tourner dans tous les sens, nord ou sud, c'était la même chose, l'écran lui indiquait l'absence de relais.

— Ce n'est pas vrai, bon sang ! râla-t-il. Qu'est-ce qu'il y a encore ? C'est cette saloperie de brouillard qui perturbe tout. Et pas une bagnole qui passe ! Ce n'est pas normal tout ça. Il ne faut pas que je traîne, car je ne vais pas retourner sur mes pas, le village est trop loin.

Il décida de continuer son chemin à pied, marchant le long de la rocade, derrière la rambarde, pour ne pas être fauché par un quelconque véhicule, s'il en passait un, qui le verrait au dernier moment. Il se retourna plusieurs fois, espérant en arrêter un, mais c'était le vide complet. Il commençait à se sentir peu rassuré, car le brouillard se faisait de plus en plus dense.

— Tonnerre ! Cette fois, visibilité cinq mètres !

Soudain, il glissa et roula jusqu'au fond du talus, tentant de s'accrocher à des arbustes qui cédèrent sous son poids. Il se releva en jurant comme un charretier, se frotta la tête et les jambes, constata que son pantalon et sa veste étaient tachés.

— Mince ! Il va falloir que j'aïlle bosser avec ces habits dégueulasses. Il ne manquait plus que ça. Merde de merde ! Tant pis ! Je continue, déclara-t-il d'un ton décidé.

Après s'être brossé comme il le pouvait et vite fait, il entreprit de remonter la butte en s'accrochant aux maigres genêts qui poussaient çà et là.

Il ne l'avait pas remarqué tout de suite, mais il lui sembla que quelque chose ne tournait pas rond. Il réfléchit un moment et, incrédule, s'aperçut que le sens de la pente s'était inversé par rapport à celui de sa chute. Il avait déboulé sur sa droite, côté sud, et il remontait sur sa droite aussi, du même côté sud. Normalement, il aurait dû rejoindre la route sur sa gauche, au nord ! De plus en plus perplexe, il stoppa, tenta de percer le coton, sans succès. Alors, il reprit son escalade qui lui parut bien longue. Il refit une halte.

— C'est bien haut, il ne faut pas deux heures pour rejoindre la route, quand même !

Plus il approchait du sommet de la colline, plus l'angoisse le prenait. Enfin, il atteignit le rebord d'un plateau et comme la brume, soudain, se dissipait, il souffla de soulagement. Il s'assit et attendit que la brume se fût complètement évaporée, avant de faire, d'un regard, le tour des environs. Il remarqua des changements qui lui parurent anormaux et il examina la situation.

L'endroit où il se trouvait surplombait un petit vallon. Une colline boisée lui faisait face et, dans le creux, il y avait une maison lui rappelant vaguement quelque chose. Un chemin empierré passait devant l'habitation et sinuait au fond de ce vallon. Au loin, à sa gauche et à l'ouest, il

reconnut les montagnes d'Auvergne. Il se frotta le menton, ferma les yeux pour faire le vide dans sa tête et se situer.

— Logiquement, il doit y avoir la route, en face de moi, qui surplombe ce vallon. Ma voiture, de ce fait, se trouve à ma gauche.

Il se dirigea vers l'endroit supposé où il avait laissé sa voiture. Plus rien ! Il sentit la panique le gagner, limite folie, ce qui le fit courir de long en large, à droite puis à gauche, redescendre le pré, le remonter, revenir sur ses pas, pour retomber au même constat : plus de route, plus d'auto !

— Bon sang de bonsoir ! jura-t-il. Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? Me suis-je trompé d'endroit ? Non, non, c'est bien par là.

Jetant machinalement un coup d'œil à sa montre, il constata qu'il était midi et que c'était lundi. Il se demanda s'il n'avait pas des visions. Il se frotta le visage et lissa ses cheveux d'un geste tremblant. Il reprit son portable qui demeurait toujours muet et sans connexion avec un quelconque relais.

— Je me calme, il doit y avoir une solution. J'ai dû prendre un bon coup sur la tête en tombant. Ça va aller maintenant.

Il ferma les yeux et fit le vide quelques instants, regarda de nouveau sa montre.

C'était toujours lundi et il était midi trois. Déssemparé et l'air absent, il jeta un regard circulaire sur ce qu'il voyait.

Tout autour de lui il n'y avait que des champs, parsemés de-ci de-là de bosquets, de fermes très éloignées les unes des autres. Sur les montagnes du Pilat, en face au sud-est, il y avait une impression de nudité, mais Louis ne vit pas tout de suite ce qui manquait. Après s'être torturé l'esprit un bon moment, une réponse effarante s'offrit à lui.

— Les relais de télé ont disparu ! Les lignes à haute tension se sont évaporées ! Et les immeubles qui surplombaient la vallée, où sont-ils ?

Plus près de lui et derrière une colline, au sud, s'élevaient des fumées noires. Louis se dirigea vers ces émanations. Arrivé au sommet, il eut un choc.

Les puits de mine, les industries de la houille de la vallée stéphanoise étaient en activité. Tout s'était remis en marche et la noirceur des lieux dépeignait bien l'animation charbonnière d'autrefois des environs de Saint Etienne.

Une locomotive, dans la vallée bordée de baraquements aussi grisâtres les uns que les autres, tirait des wagons remplis d'antracite. Sa cheminée crachait des volutes grises et épaisses. Les roues des ascenseurs, descendant les mineurs de fond, étaient en mouvement sur les grandes tours métalliques. L'ancien temps des mines.

— Il n'y a plus le centre commercial ? s'inquiéta-t-il. C'est fou !

A la panique des premiers instants avait cédé l'incrédulité puis un trouble profond.

— Merde ! jura-t-il. Quel est ce délire ? On tourne un film ou quoi ?

Il s'assit et se mit la tête entre les mains.

— Que s'est-il passé ? Où suis-je tombé ? Bon sang !

Tout son univers du troisième millénaire avait disparu d'un coup de baguette magique, laissant place à un décor de photographies ou de cartes postales des lieux et métiers d'autrefois.

Il explora l'horizon et vit dans un champ un spectacle qu'il croyait disparu. Il s'approcha à une centaine de mètres, se cacha derrière des buissons, mit ses lunettes et observa attentivement, la bouche ouverte d'effarement. Des hommes, en ligne et en retrait les uns des autres, fauchaient avec ardeur pendant que des femmes et des gosses râtelèrent l'herbe coupée à l'aide d'outils en bois. Les lames des faux lançaient des reflets à chaque levée.

— A la faux, ils fauchent ! A la faux, s'exclama-t-il. Avec une faux, comme il y a des années. Incroyable ! Il n'y a aucun tracteur, ni autre engin mécanique. Je ne sais

pas où je suis, mais je crois que la réponse risque de me déplaire.

Il se leva et inspecta dans toutes les directions, l'intérieur des haies pour voir s'il n'y avait pas de caméras cinématographiques cachées, des metteurs en scène, des figurants, car ce qu'il voyait lui sembla inconcevable. Mais c'était peine perdue et il revint s'allonger et observer. Il tendit l'oreille pour essayer de comprendre les bribes de conversation qui lui parvenaient. Il fut déçu.

— Je ne comprends rien, bon sang. On est bien en France pourtant.

Quelques vagues mots lui rappelèrent cependant quelque chose qu'il n'avait pas entendu depuis longtemps, sinon en plaisanterie ou de la part d'anciens.

— C'est du patois, punaise ! Du patois. Où suis-je tombé ? Au siècle dernier ? Purée de purée ! Ce n'est pas possible !

Il fit mine de s'approcher plus près de ces gens pour leur parler et avoir des réponses à ses interrogations, mais se ravisa, effarouché, voire même apeuré, par les événements et par les réponses qu'il pourrait avoir, mais qu'il devina. Et puis, quelles seraient leurs réactions en voyant cet hurluberlu sorti de je ne sais où ? Les chiens, qui sommeillaient à l'ombre, se feraient un plaisir de lui chatouiller les mollets s'il venait les déranger.

Il retourna s'allonger et, malgré l'immense vide qui le gagnait, tout ce qui s'était passé ce matin refit surface et s'imbriqua dans ses pensées. Le brouillard, les vaches, l'absence d'autos, le tramway, la panne, la disparition de son univers et l'apparition d'un autre monde étaient la conséquence d'un événement impossible à l'entendement et au réel : un retour physique dans le passé ! Louis n'en douta plus. Il en avait la preuve : il avait, contre son gré sans savoir ni pourquoi ni comment, voyagé dans le temps et s'était retrouvé à une époque certainement bien antérieure à sa naissance et même à celle de ses parents. Il était au temps de ses grands ou arrière grands-parents.

Il faisait une chaleur caniculaire et il n'y avait pas un nuage dans le ciel. Un vent chaud lui asséchait les lèvres et pas une source à l'horizon pour étancher la soif qui le tenaillait.

— J'ai la gorge sèche comme une pomme de pin, se dit-il. Je ne pourrai même pas entrer dans un bistrot, je n'ai pas un rond valable pour payer, seulement des euros comme monnaie ! Une monnaie qui n'existe pas. Même si j'avais eu des francs, d'ailleurs, je n'aurais pas pu m'en servir.

Il passa un long moment à ressasser les événements et à se demander ce qu'il allait faire. Il tourna et tourna en rond, partant d'un côté, revenant de l'autre. Il était perdu.

— Je vais descendre à St Etienne pour faire le point sans me faire repérer, mais ça va être dur, trancha-t-il.

Il descendit la colline, se cachant parfois quand il croyait entendre des gens.

Tout en descendant, il compara le paysage avec celui qu'il connaissait. Il était assez difficile de faire des comparaisons, car en des dizaines d'années tout avait changé. Le temps avait remodelé le paysage tel que Louis le connaissait.

— À droite, c'est le puits de mine, et là, plus à gauche, en dessous, c'est la grande surface et son parking. On n'imagine pas trop le tracé de la future rocade. C'est entièrement la campagne. Des prés, des champs, quelques fermes, des animaux qui paissent. Pas un bruit de voiture.

Bientôt il domina St Etienne. Il fixa l'agglomération en tentant de se remettre en tête les bâtiments qui la composaient. Il lui sembla reconnaître des lieux qu'il fréquentait. Il ferma les yeux et fit travailler sa mémoire. Il refit, en gros, le dessin des quartiers et se concentra sur un, en particulier, celui de Bellevue qu'il connaissait le mieux puisqu'il y travaillait. Mais Dieu que cette ville était noire ! Noire comme les nuages qui allaient s'amonceler plus tard, mais il ne le savait pas encore. Il abandonna ses

réflexions et continua afin de rejoindre la cité où il aurait plus d'informations sur son infortune.

Il tomba sur un chemin caillouteux qu'il descendit prudemment. Soudain, surgit une charrette chargée de cages vides : un paysan revenait de la ville. Il avait dû vendre des volailles ou des lapins. Il le croisa en baissant la tête, tandis que l'homme le dévisageait. Il n'osa pas se retourner, car il sentit son regard insistant posé sur lui. Il en fut contrarié.

— Il va falloir que je m'invente une identité, songea-t-il. Car, tôt ou tard, il faudra que j'explique certaines choses.

Tout en cheminant, il se forgea une fausse origine : il venait de Louisiane. C'était plausible, les gens d'origine française étant nombreux là-bas. Il avait fonction d'ingénieur des mines et on lui avait volé tous ses papiers. Il n'avait pu trouver meilleure histoire et se dit que ça ne résisterait peut-être pas à un questionnaire bien approfondi. Il fit de son mieux pour planquer sa sacoche sous son maillot, symbole d'un autre monde.

Le chemin, malaisé, était entouré de chênes, d'aubépines ou de sureaux. Mis à part le paysan rencontré il n'y avait personne, pour l'instant.

Tout à coup, une pensée horrible lui vint à l'esprit. Les évènements ayant occulté la réalité, il se rendit compte qu'il avait basculé dans un monde totalement différent du sien. Il ne reverrait sans doute jamais sa femme Monique, ses parents, toute sa famille et les gens qu'il connaissait, à moins de revivre une autre expérience semblable, dont il ne savait pourquoi il en était la victime. Il avait été aspiré dans une époque inconnue, sinon par les livres, et peut-être mortelle, sans savoir ni comment, ni pourquoi et surtout pourquoi lui ?

Il s'assit sur une pierre au bord du chemin. Le désespoir l'envahit et il pleura longtemps. Les visages de gens qu'il aimait, mêlés aux lieux abandonnés, hanteraient son esprit à tout jamais. Il pensa à sa pauvre femme qui mobiliserait